

WOLFGANG HERMANN

«VOYAGER, C'EST SE LIBÉRER DE SOI-MÊME»

ISAURE HIACE
@isaurehiace

Dans «Monsieur Faustini part en voyage», l'écrivain autrichien Wolfgang Hermann livre un récit drôle, tendre mais aussi poétique, à l'instar du reste de son œuvre

► Monsieur Faustini mène une retraite paisible dans un village du Vorarlberg, non loin du lac de Constance. Célibataire endurci, il vit seul avec son chat, peut compter sur une voisine bienveillante et une femme de ménage, Maria, qui lui apprend, à force de casser vase, angelot et autres objets «à prendre congé des choses auxquelles il (est) le plus attaché». Sa vie bien réglée pourrait sembler horriblement banale, pas pour cet antihéros, aussi merveilleusement inadapté qu'un Monsieur Hulot, car il vit chaque petite aventure intensément, une innocence presque enfantine «qui transforme le monde, offre un autre regard sur les choses», explique Wolfgang Hermann. Un regard dont l'auteur avait besoin, après la mort brutale de son fils adolescent: «Je ne savais pas si je pouvais encore écrire. J'ai remarqué que je ne pouvais survivre que si j'essayais de voir le monde différemment, alors m'est apparu Monsieur Faustini.»

LA BEAUTÉ DES CHOSES

Faustini perçoit la beauté des petites choses qui forment son quotidien: le sourire de sa banquière mais aussi ses voyages à «l'échelle du minuscule», à Bregenz notamment, qui lui offrent rencontres furtives et promenades le long du lac. Sa naïveté nous touche grâce à l'ironie pleine de tendresse de l'auteur, elle nous fait également rire, lorsque, exemple parmi tant d'autres, Faustini appelle Mme Robatscher pour connaître les horaires de train, choisit le trajet le plus long et le plus compliqué, en insistant pour avoir l'avis de son interlocutrice, surprise mais finalement ravie, ou lorsqu'il entre dans un musée de Bregenz pour assister au vernissage d'un artiste américain en vue et s'interroge ingénument: «Où se trouvent les œuvres d'art?»

«Il voudrait laisser entrer la vie en lui mais ne sait pas comment», dit Wolfgang Hermann. Ce sera finalement le voyage qui lui offrira cette possibilité car Monsieur Faustini va changer d'échelle, passant du «minuscule» à un voyage à l'étranger, la Suisse, où sa sœur l'attend pour célébrer son anniversaire. Là, Faustini renouera avec la vie. Se posera alors cette difficile question: «Comment avait-il pu vivre jusqu'à ce jour comme si rien ni personne n'existait au monde, hormis lui-même?»

Le voyage permet cette prise de conscience selon Wolfgang Hermann: «Chaque personne est enfermée en elle-même, voyager, c'est se libérer de soi-même, de ses petites peurs, en regardant tout ce qu'il y a ailleurs, en constatant que le monde est riche.» Lui-même a beaucoup voyagé, vécu en Allemagne, en France, au Japon, mais son premier voyage, il l'a fait enfant: «Il n'y avait presque pas de livres à la maison quand j'étais petit. A 11 ans, je me suis fait renverser par une voiture, j'ai été deux mois et demi à l'hôpital. Mon oncle m'a alors apporté des livres de toutes sortes et d'un coup, je me trouvais dans ce lit, sans pouvoir bouger mais je voyageais! Ça a été une libération.» La littérature ne le quittera plus.

TRADUCTION VIRTUOSE

Lui qui aurait aimé savoir peindre s'est fait peintre des mots, la poésie de son écriture réside dans les images qu'elle fait advenir, émerveillant le lecteur au fil des pages, qu'il s'agisse «de l'atroce petit bloc d'ennui qui repos(e), invisible, au pied du lit» de Faustini, de la surprise de ce dernier de ne pas entendre «un froissement de feuille chiffonnée» lorsqu'il serre la main de M. Ospelt, banquier à «l'odeur de papier» ou encore du vent qui «souffl(e)

vers lui des moments de vie qui avaient appartenu à d'autres personnes». La traduction virtuose et sensible d'Olivier Le Lay rend admirablement ce souffle poétique, en particulier à la fin du récit, lorsque Monsieur Faustini, rentré chez lui dans sa solitude, trouve refuge dans le rêve et lors d'un dernier voyage en compagnie de l'intrigant «prince noir», revoit tous les personnages qui ont croisé sa route, comme un symbole de la puissance de la fiction.

Cette fin «en cercle» a permis à Wolfgang Hermann de continuer à accompagner ce personnage auquel il s'est attaché, tout comme les lecteurs – le cinquième volet des aventures de Monsieur Faustini est paru en février dernier en Autriche – car il lui a redonné goût à l'écriture, «l'a sauvé», lui donnant la force d'achever *Adieu sans fin*, livre sublime également traduit par Olivier Le Lay, paru en

2017 aux Editions Verdier, dans lequel un père affronte la mort soudaine de son fils adolescent. S'il l'a commencé quelques mois après la mort de son propre fils, Wolfgang Hermann a eu besoin de douze années pour le terminer: «Quand je l'ai fini, j'ai eu le sentiment que c'était le travail le plus important de ma vie. J'ai dû attendre ces douze ans car je ne voulais pas écrire un livre de lamentation, mais un livre sur l'amour. Mon unique motivation était de trouver un langage pour cela, d'apporter de la lumière. La lumière est importante dans chacun de mes livres.»

PROCESSUS FRAGILE

Romans, poésie, récits de voyage, pièces de théâtre, son œuvre est variée, riche d'une trentaine d'ouvrages: «La plupart du temps, je ne sais pas ce que je veux écrire, je note des choses et d'un coup, je sens qu'elles pourraient s'insérer dans telle ou telle histoire. Puis, quand j'ai écrit la première phrase dans une certaine tonalité, je me dis que ce sera celle du livre et je m'y tiens.» Wolfgang Hermann écrit sans plan, parfois plusieurs ouvrages à la fois, en termine certains des années après les avoir commencés, l'écriture est «un processus fragile» chez lui mais de ses œuvres se dégage une cohérence, elles sont semblables à «des vagues, le ton change mais toutes ont un lien les unes avec les autres».

Ses livres condensent, ramènent à l'essence pour mieux embrasser la complexité humaine. Il reconnaît que son écriture a évolué depuis ses premières œuvres dans les années 1980 et 1990, est devenue «plus simple» tout en gardant la force de l'image poétique. Le lecteur ne pourra que le constater avec *Monsieur Faustini part en voyage*, tout comme avec *Adieu sans fin*. Pour emprunter une image que Wolfgang Hermann aime et utilise dans ces deux ouvrages, sa littérature nous prend la main, comme Iris saisit celle de son oncle Faustini «un jour lointain» qu'il n'a jamais oublié, une brève étreinte qui rapproche «de l'essence de la vie». ■



Genre | Roman
Auteur | Wolfgang Hermann
Titre | Monsieur Faustini part en voyage
Traduction | De l'allemand par Olivier Le Lay
Editions | Verdier
Pages | 128